



CE LIVRE A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC
LE PARTENARIAT DE L'ASSOCIATION
LES AMIS DES GRANDS CARACTÈRES.

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spéci-
fiquement pour les per-
sonnes malvoyantes par le
Centre Technique Régional
pour la Déficience visuelle
et le studio typographies.fr

**JUSTE LA FIN
DU MONDE**

JEAN-LUC LAGARCE

JUSTE LA FIN DU MONDE



VOIR DE PRÈS

© Éditions Les Solitaires Intempestifs.

Texte intégral.

(Le texte de la pièce correspond à l'édition établie en 2007)

© 2023, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-527-2

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.voir-de-pres.fr

PERSONNAGES

LOUIS, 34 ans.

SUZANNE, sa sœur, 23 ans.

ANTOINE, leur frère, 32 ans.

CATHERINE, femme d'Antoine, 32 ans.

*LA MÈRE, mère de Louis, Antoine et Suzanne,
61 ans.*

Cela se passe dans la maison de la Mère et de Suzanne, un dimanche, évidemment, ou bien encore durant près d'une année entière.

PROLOGUE

LOUIS. – Plus tard, l'année d'après
– j'allais mourir à mon tour –
j'ai près de trente-quatre ans maintenant et
c'est à cet âge que je mourrai,
l'année d'après,
de nombreux mois déjà que j'attendais à ne
rien faire, à tricher, à ne plus savoir,
de nombreux mois que j'attendais d'en avoir
fini,
l'année d'après,
comme on ose bouger parfois,
à peine,
devant un danger extrême, imperceptible-
ment, sans vouloir faire de bruit ou com-
mettre un geste trop violent qui
réveillerait l'ennemi et vous détruirait
aussitôt,
l'année d'après,
malgré tout,
la peur,

prenant ce risque et sans espoir jamais de
survivre,
malgré tout,
l'année d'après,
je décidai de retourner les voir, revenir sur
mes pas, aller sur mes traces et faire le
voyage,
pour annoncer, lentement, avec soin, avec
soin et précision
– ce que je crois –
lentement, calmement, d'une manière posée
– et n'ai-je pas toujours été pour les autres
et eux, tout précisément, n'ai-je pas tou-
jours été un homme posé ?,
pour annoncer,
dire,
seulement dire,
ma mort prochaine et irrémédiable,
l'annoncer moi-même, en être l'unique
messenger,
et paraître
– peut-être ce que j'ai toujours voulu, voulu et
décidé, en toutes circonstances et depuis
le plus loin que j'ose me souvenir –

et paraître pouvoir là encore décider,
me donner et donner aux autres, et à eux,
tout précisément, toi, vous, elle, ceux-là
encore que je ne connais pas (trop tard
et tant pis),
me donner et donner aux autres une der-
nière fois l'illusion d'être responsable de
moi-même et d'être, jusqu'à cette extré-
mité, mon propre maître.

PREMIÈRE PARTIE

Scène 1

SUZANNE. – C'est Catherine.

Elle est Catherine.

Catherine, c'est Louis.

Voilà Louis.

Catherine.

ANTOINE. – Suzanne, s'il te plaît, tu le laisses avancer, laisse-le avancer.

CATHERINE. – Elle est contente.

ANTOINE. – On dirait un épagueul.

LA MÈRE. – Ne me dis pas ça, ce que je viens d'entendre, c'est vrai, j'oubliais, ne me dites pas ça, ils ne se connaissent pas. Louis, tu ne connais pas Catherine ? Tu ne

dis pas ça, vous ne vous connaissez pas,
jamais rencontrés, jamais ?

ANTOINE. – Comment veux-tu ? Tu sais très
bien.

LOUIS. – Je suis très content.

CATHERINE. – Oui, moi aussi, bien sûr, moi
aussi.
Catherine.

SUZANNE. – Tu lui serres la main ?

LOUIS. – Louis.

Suzanne l'a dit, elle vient de le dire.

SUZANNE. – Tu lui serres la main, il lui serre
la main. Tu ne vas tout de même pas lui
serrer la main ? Ils ne vont pas se serrer
la main, on dirait des étrangers.

Il ne change pas, je le voyais tout à fait
ainsi,
tu ne changes pas,

il ne change pas, comme ça que je l'imagi-
ne, il ne change pas, Louis,
et avec elle, Catherine, elle, tu te trouve-
ras, vous vous trouverez sans problème,
elle est la même, vous allez vous trouver.
Ne lui serre pas la main, embrasse-la.
Catherine.

ANTOINE. – Suzanne, ils se voient pour la pre-
mière fois !

LOUIS. – Je vous embrasse, elle a raison,
pardon, je suis très heureux, vous per-
mettez ?

SUZANNE. – Tu vois ce que je disais, il faut
leur dire.

LA MÈRE. – En même temps, qui est-ce qui
m'a mis une idée pareille en tête, dans
la tête ? Je le savais. Mais je suis ainsi,
jamais je n'aurais pu imaginer qu'ils ne se
connaissent,
que vous ne vous connaissiez pas,

que la femme de mon autre fils ne
connaisse pas mon fils,
cela, je ne l'aurais pas imaginé,
cru pensable.

Vous vivez d'une drôle de manière.

CATHERINE. – Lorsque nous nous sommes
mariés, il n'est pas venu et depuis, le reste
du temps, les occasions ne se sont pas
trouvées.

ANTOINE. – Elle sait ça parfaitement.

LA MÈRE. – Oui, ne m'expliquez pas, c'est
bête, je ne sais pas pourquoi je demandais
cela,
je le sais aussi bien mais j'oubliais, j'avais
oublié toutes ces autres années,
je ne me souvenais pas à ce point, c'est ce
que je voulais dire.

SUZANNE. – Il est venu en taxi.
J'étais derrière la maison et j'entends une
voiture,

j'ai pensé que tu avais acheté une voiture, on ne peut pas savoir, ce serait logique.

Je t'attendais et le bruit de la voiture, du taxi, immédiatement, j'ai su que tu arrivais, je suis allée voir, c'était un taxi, tu es venu en taxi depuis la gare, je l'avais dit, ce n'est pas bien, j'aurais pu aller te chercher,

j'ai une automobile personnelle, aujourd'hui tu me téléphones et je serais immédiatement partie à ta rencontre, tu n'avais qu'à prévenir et m'attendre dans un café.

J'avais dit que tu ferais ça, je leur ai dit, que tu prendrais un taxi, mais ils ont tous pensé que tu savais ce que tu avais à faire.

LA MÈRE. – Tu as fait un bon voyage ? Je ne t'ai pas demandé.

LOUIS. – Je vais bien.

Je n'ai pas de voiture, non.

Toi, comment est-ce que tu vas ?

ANTOINE. – Je vais bien.

Toi, comment est-ce que tu vas ?

LOUIS. – Je vais bien.

Il ne faut rien exagérer, ce n'est pas un grand voyage.

SUZANNE. – Tu vois, Catherine, ce que je disais,

c'est Louis,

il n'embrasse jamais personne,

toujours été comme ça.

Son propre frère, il ne l'embrasse pas.

ANTOINE. – Suzanne, fous-nous la paix !

SUZANNE. – Qu'est-ce que j'ai dit ?

Je ne t'ai rien dit, je ne lui dis rien à celui-là,

je te parle ?

Maman !